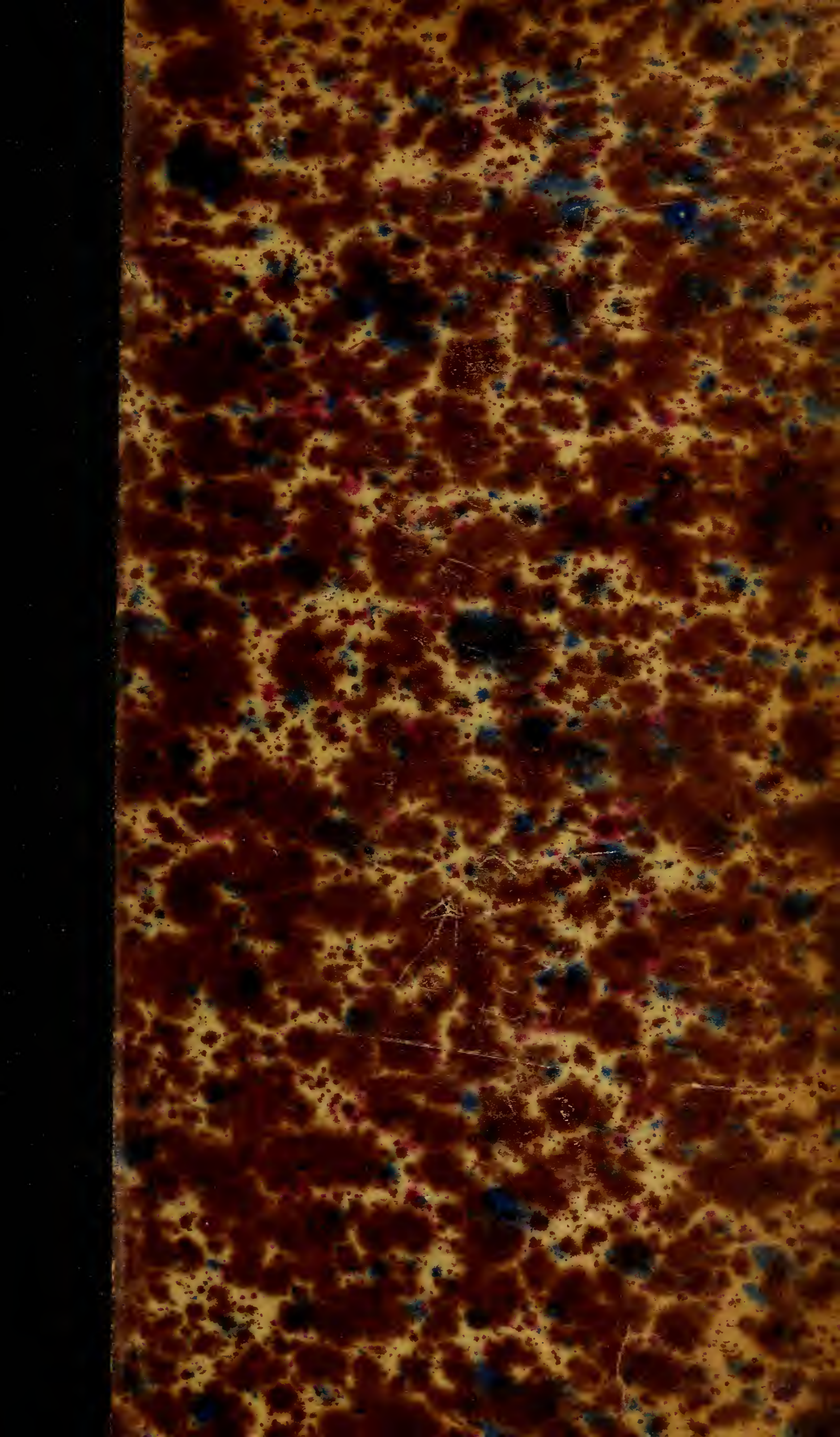
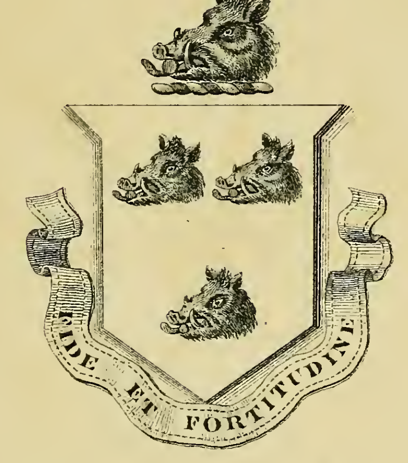
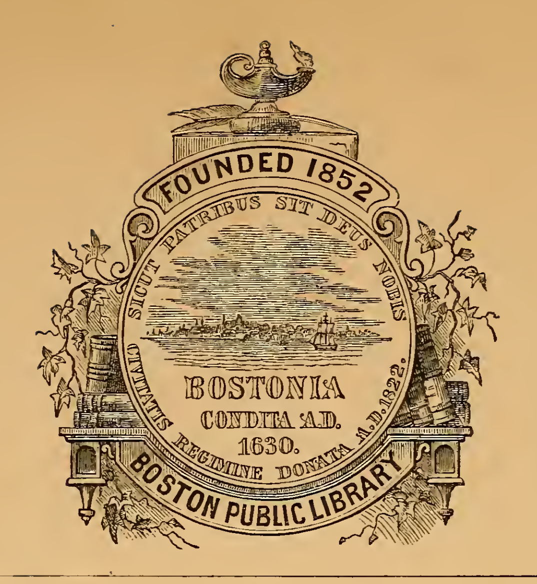



FIDE ET FORTITUDINE



PAMPHLETS.

French Revolution

1790

July – Aug.

ATTENTION.

ATTENTION.

Je le maintiens et le soutiens : il faut parler net pour se faire entendre.

L'œuvre de la constitution s'avance, mais pourquoi éprouve-t-elle encore des entraves ?

Notre liberté est maintenant assurée. Nos fers sont rompus pour jamais. Le despotisme dévoilé par les lumières, et combattu par la force, tenteroit vainement de rétablir son regne. Pourquoi donc éprouvons-nous encore des agitations et des soulevemens ?

L'assemblée nationale travaille avec ardeur. Elle se presse d'arriver au terme de ses travaux. Pourquoi sa marche est-elle si souvent rallentie ou troublée ? Pourquoi est-elle si souvent obligée de détourner son attention des grands objets qui l'occupent, pour la porter sur des excès affligeans, et arrêter des désordres dont on ne devroit plus entendre parler ?

Citoyens, soyons attentifs. Examinons, et voyons quels sont encore nos ennemis.

Je vous entends déjà me nommer les *aristocrates*.

Ah ! sans doute, ils ne nous veulent pas de bien. Mais nous font-ils maintenant beau-

coup de mal ? Non. D'un côté il sont trop connus, et surveillés de trop près. Toujours suspects, ils ne peuvent pas faire un pas qui n'excite la vigilance. Tous les yeux attachés sur eux éventent leurs desseins, et font avorter toutes leurs entreprises.

D'un autre côté, ils ont eux-mêmes perdu l'espérance, et se regardent comme vaincus sans ressource. Beaucoup ont abandonné sincérement le parti ; beaucoup d'autres restent tranquilles par lassitude, et les autres, dans la léthargie du désespoir, sont incapables de rien entreprendre.

Ces ennemis ne peuvent donc plus rien contre nous : vaicnus par nos efforts, enchainés par notre vigilance, ils sont parfaitement impuissans.

Ce sont donc d'autres mains qui neus portent les coups que nous ressentons encore. Ce sont des ennemis d'un autre genre, des ennemis que nous ne connnoissons point encore, qui troublent la tranquillité dont nous devrions, depuis long-temps, goûter les douceurs.

Redoublons d'attention, cherchons à les découvrir ; car ce n'est qu'en les connoissant, qu'en les voyant, que nous pourrons les combattre avec avantage.

Examinons tout le monde, ceux mêmes en qui nous avons mis, jusqu'à présent, la plus grande confiance ; prenons garde que quelques loups ne se soient couverts de la peau de la brebis.

Suivons les membres de l'Assemblée Nationale, depuis leur entrée dans la carriere jusqu'au point où nous sommes arrivés.

Nous y voyons d'abord deux partis bien prononcés ; l'un, composé des sectateurs dévoilés du despotisme, que nous avons appellé *aristocrates* : l'autre, comprenant ceux qui ont combattu pour la liberté, et que nous avons nommé *les patriotes*.

Mais ce dernier parti ne seroit-il pas lui-même divisé en deux ? Faisons passer tous les individus en revue, et les jugeant par la conduite de toute leur vie, par leurs actions avant et depuis le moment de la révolution, voyons s'ils sont tous également purs, s'ils ont tous des vues également sages et droites. Appellez-les donc.

Bon, je vois dans ceux qui viennent de passer des hommes dont le caractère ne s'est jamais démenti : des hommes dont les principes invariables ont toujours été les ennemis découverts du pouvoir arbitraire : des hommes dont les écrits fermes et lumineux parloient

de liberté à un peuple d'esclaves, avant même qu'il sentît le poids de ses fers.

Je vois des hommes qui, dans les momens les plus terribles, opposoient au despotisme, qui cherchoit à les écraser, le calme de la prudence, et l'opiniâtreté de la vertu. L'un, soutenoit avec noblesse l'honneur et la majesté de la nation contre la fierté ministérielle; l'autre, au milieu des soldats et des armes, au milieu du bruit des chaînes, traçoit avec tranquillité le sublime tableau des droits de l'homme.

Je vois des hommes qui, en faisant face au despotisme, en le combattant avec courage, ont toujours respecté l'autorité légitime; des hommes qui, élevés aux places par le vœu de leurs concitoyens, y sont modestes et pacifiques; des hommes qui tendent au bien, sans ostentation, comme sans ménagemens, qui sont plus curieux de mériter l'estime et l'amour de la Nation, que de captiver la faveur du peuple, et qui, posant eux-mêmes des barrières contre leur propre ambition, si elle pouvoit entrer dans leurs ames, prouvent que jamais ils n'ont été eux-mêmes l'objet de leurs actions.

Je vois d'autres hommes qui, ayant toujours marché sur les mêmes traces, ne les aban-

donnent point, quoiqu'ils n'ayent pas reçu les mêmes distinctions ; qui suivent sans humeur, comme sans jalousie, ceux que le peuple a mis à sa tête ; qui travaillent fermement à la manœuvre du vaisseau, sans en ambitionner le gouvernail ; qui n'écoutant jamais que la voix du devoir, et ne consultant que les besoins communs, se vouent sans réserve au bonheur général, sans affecter de faire remarquer leurs talens, sans s'inquiéter même de faire préconiser leurs vertus.

Je puis, me dis-je à moi même, compter sur ces hommes-là. Ce sont des amis sinceres et sûrs. Ils n'ont aucun intérêt particulier, puisqu'ils sont indifférens sur ce qui les touche. Je n'ai certainement rien à craindre d'eux, puisque, quelle qu'ait été la variation des circonstances, ils ont toujours été les mêmes.

Mais bientôt j'apperçois des gens qui, tout en se mêlant avec eux, cherchent à gagner de vîtesse, et semblent critiquer leur conduite. Je les arrête, et après les avoir considérés tous ensemble, je les examine chacun en particulier.

Je les ai vus, courtisans bas et serviles, ramper aux pieds du despotisme, briguer ses faveurs, s'engraisser comme les autres du sang des peuples. L'un, attaché au char d'une femme

perdue de mœurs, a fait servir le libertinage de dégré à son élévation et à sa fortune ; et, pour prix de ses complaisances crapuleuses, a obtenu les grades et les honneurs militaires pour lui et pour son frère.

Un autre, fils d'un pere parvenu au ministère après avoir fait ses preuves de tyrannie dans une de nos provinces, savoit être esclave aussi soumis que maître impérieux et absolu.

Celui-ci, initié aux mystères de la finance, connoissoit au juste ce que vaut une goutte des sueurs du peuple, et ne pensoit plus qu'à faire servir aux succès de son ambition les trésors que lui avoient procuré ses rapines.

Celui-là, imbu dès son enfance de toute la morgue, de tous les préjugés des grands corps qui, soumettant le citoyen au citoyen, rendoient la moitié de la Nation complice de l'asservissement de l'autre, ne demandoit qu'à se faire un nom, pour primer dans sa compagnie, qu'il auroit bientôt abandonné, ou trahie, suivant l'usage, en arrivant à quelqu'Intendance.

Cet autre, à l'aide de quelque talens, vivoit dans sa province des abus du gouvernement,

dont il ne pouvoit que craindre la destruction, qui le laissoit nu et sans ressources.

Cet autre enfin sans fortune, sans état, sans mœurs, ne paroissoit pas né pour être appellé à dicter des loix à une grande nation.

Tous en arrivant à ce qu'on appelloit alors *les états généraux*, n'ont fait d'abord que des pas incertains. Par une conduite ambiguë et captieuse, ils ont cherché, avant de se composer un caractere, à mesurer les forces du gouvernement, et à sonder les dispositions du peuple ; et comme ils n'étoient pas gens à s'oublier eux-mêmes, ils ont calculé les moyens de soutenir ou d'augmenter leur fortune, et même de s'en faire une en profitant des circonstances.

C'est dans cette étude qu'ils ont rencontré sur leurs pas un être que la nature avoit placé dans un rang élevé en lui refusant toutes les qualités qui pouvoient le lui faire soutenir avec gloire ; un grand qui, par les excès de ses débauches, avoit dégradé jusqu'à son physique ; un prince qui ne jouissoit d'aucun autre éclat que de celui du scandale de sa jeunesse, et à qui, depuis long-temps, on ne connoissoit d'autre qualité qu'une sordide avarice.

Ils l'ont vu jetté dans les intrigues par une cabale qui lui avoit persuadé de tendre au trône, afin d'arriver elle-même aux honneurs et aux places. Nos gens se sont joints à cette faction pour partager ses succès. Ce n'est qu'à ce moment que je les ai vus suivre un plan déterminé.

C'est alors seulement qu'ils sont devenus ou du moins qu'ils se sont montrés ennemis du despotisme ; car jusques-là, et dans les momens les plus critiques, ils gardoient le silence, attendant pour embrasser un parti qu'ils eussent vu de quel côté pencheroit la balance. Alors seulement ils ont travaillé eux-mêmes à fixer la chûte du *fléau*.

Mais c'est ici qu'il faut redoubler d'attention pour bien apprécier le genre de leur conduite.

Je le demande à tous les hommes sages et clairvoyans ; je le leur demande à eux-mêmes s'ils osent répondre et être sincères : est-ce au despotisme qu'ils ont déclaré la guerre ? Non. C'est à toute espèce d'autorité. Est-ce à la liberté qu'ils ont appellé les peuples ? Non. C'est à la licence et à l'anarchie.

Lorsque des agens payés se sont montrés le même jour et à la même heure dans tous les coins de la France, lorsqu'ils ont appellé les

peuples égarés aux excès les plus criminels, lorsqu'ils ont inondé de sang et la capitale et les campagnes et les provinces, lorsqu'ils ont renouvellé en cent lieux des scènes de carnage et d'horreur, dans quelle classe ont-ils trouvé des défenseurs à l'assemblée nationale ?

Ce n'est pas parmi les aristocrates. Ces mouvemens qui nourrissoient l'esprit d'insurrection et d'indépendance étoient trop contraires à leurs projets. Ce n'est pas parmi les vrais patriotes : ces soulévemens irraisonnés et barbares sont trop opposés à leurs principes, à leur amour pour l'ordre et la paix.

Ce n'est que dans la secte dont les membres hypocrites cherchent maintenant à fuir mes regards. C'est chez eux seulement que les excès les plus affreux ont trouvé des défenseurs sophistiques, et même des apologistes hardis. Ils y trouvoient donc leur compte ; ces excès leur étoient donc utiles. Et delà y-a-t-il loin à présumer qu'ils en étoient les moteurs et les agens.

Mais bientôt la présomption se change en certitude.

Lorsqu'une horde impie, dans une nuit épouvantable, entoure le lit de la reine, et innonde la chambre dn roi d'assassins parricides ; lorsqu'ensuite le tribunal de lèse-nation provoqué

par la commune recherche les preuves et les auteurs du crime, qui a-t-on vu s'efforcer d'arrêter sa marche, et canoniser cet attentat?

Ce ne sont pas les aristocrates. Ils avoient trop d'intérêt de hâter une instruction dont ils se promettoient peut-être d'abuser.

Ce ne sont pas les vrais patriotes. Ils ont ouvertement provoqué la ltmiere et la vengeance.

Ce sont les soutiens de la secte que je mets maintenant à la torture. On a entendu son chef souiller la majesté du sanctuaire qu'il déshonore, en donnant des éloges au plus affreux de tous les crimes, et faire pâlir les honnêtes gens en annonçant pour eux des craintes qui ne l'agitoient que pour lui et ses adjoints; ce sont donc enx . . . . Je me tais: je ne dois pas prévenir une trop cruelle lumiere. Mais il est bien clair du moins que ce forfait étoit bien avantageux aux projets du parti, puisqu'il a pu supporter la honte d'en devenir l'avocat.

Et lorsqu'il a eu perdu sa cause, qu'a-t-il fait, qu'est-il arrivé?

Voilà qu'on recommence à semer par-tout la défiance et la haine. De nouveaux troubles agitent les provinces. La désunion se répand dans les districts; des hommes inconnus vien-

nent dans les assemblées avec des motions écrites, qu'à peine ils peuvent lire, soulever les têtes exaltées contre les hommes sages et modérés, et poussent les choses au point de métamorphoser les lieux d'assemblée en arènes de gladiateurs.

Ces tragédies sont préparées par les calomnies des folliculaires à gages, colportées, publiées, criées dans tous les carrefours, au mépris des ordonnances de police. Ces pamphlets orduriers sont vendus au plus vil prix, sont donnés gratis, afin qu'il n'y ait pas un homme qui ne puisse puiser à la source le poison de la fureur et de la discorde.

Dans les premiers jours de mai, la sédition parcourt depuis Montauban jusqu'à Paris, en marquant par-tout son passage par des traces de sang; et par-tout elle a pour motif le châtelet, et pour but sa destruction.

Non : ce n'est pas le hasard qui produit de pareils mouvemens, et il faut que leurs auteurs aient un furieux intérêt d'échapper à ce tribunal.

Tout manque cependant, et de nouvelles ressources sont imaginées.

Un membre est accusé. Il est poursuivi avec acharnement par la secte elle-même dont il a peut-être trop pénétré les vues; et voilà que

tout à coup elle se lève pour prendre elle-même sa défense, et le soustraire à la poursuite qu'elle a provoquée : elle saisit cette occasion pour remettre en question l'étendue de l'inviolabilité décrétée depuis long-temps, et un membre de la cabale pose en principe que de quelque crime qu'un député se soit souillé, il doit être à l'abri de toutes recherches de la part des tribunaux.

Je ne doute pas qu'un Linguet ne puisse fournir les sophismes les plus ingénieux, pour appuyer un principe si analogue à la corruption de son cœur ; mais quel est l'homme honnête qui oseroit soutenir cette maxime sans rougir. Tremblez, citoyens. En nommant vos représentans, vous leur expédierez un brevet d'impunité. Ils pourront sous vos yeux se souiller de tous les crimes, et tandis que vous serez soumis aux loix, ils seront au-dessus de leur atteinte ; c'est contre vous seuls qu'ils en aiguiseront le glaive ; ce n'est que contre vos têtes,

> Que la foudre partira de leurs mains ;
> Tel ce successeur de Saint-Pierre
> Se jouoit avec le tonnerre,
> Dont il effrayoit les humains,

Et vous pensez être libres. Mais le despotisme dans ses plus fougueux accès a-t-il

jamais osé réduire cet adage en doctrine ?

Non, non. Dans un état libre et bien réglé, personne, pas un seul homme, ne doit être au-dessus de la loi. Ce seroit certes un privilège, et ce seroit le plus dangereux de tous. Que le député soit à l'abri des entreprises de l'arbitraire, que la loi forme autour de lui une sauve-garde inviolable; mais à l'égard de la loi que ses vertus seules forment sa défense, et s'il se rend criminel que la loi l'atteigne jusques sur le siége qu'il flétrit, jusques dans le fauteuil d'où il feroit réjaillir son infamie sur tous ses collègues.

Quelle est donc cette nouvelle prétention ? L'homme vertueux songe-t-il à chercher une défense contre les regards de la loi ? pense-t-il à se précautionner contre ses recherches. Voyez si les vrais, si les bons patriotes ont pensé à élever un mur entr'eux et la loi. Marchant tranquillement sous ses regards, ils n'ont point imaginé qu'ils eussent besoin d'autre sauve-garde que de leurs vertus.

Le crime seul, inquiet et craintif, redoute son œil perçant, et cherche à s'environner de remparts s'il ne peut point espérer de se cacher.

Loin de nous cette maxime abominable, qui feroit rougir le despotisme asiatique. Le

député qui sera défendu par sa probité, par son honnêteté, jouira toujours de l'inviolabilité la plus étendue et la plus sacrée. S'il se rend criminel, il perd son caractere avec son honneur, et l'assemblée doit se hâter de le rejetter de son sein.

Quelle idée devons-nous donc nous former d'un parti qui professe une pareille doctrine? quelle pureté devons-nous supposer à des membres qui osent proposer d'adopter de pareils principes? à quoi devrions-nous nous attendre si, en achevant de tromper le peuple, ils parvenoient à semparer du pouvoir? Sont-ce donc les véritables ennemis du despotisme qui veulent faire canoniser une sentence que n'a pas même osé annoncer le despotisme le plus furieux?

Mais nous nous sommes un peu éloignés de notre objet : revenons-y, et achevons de démasquer nos imposteurs.

Je ne rappellerai plus leur extrême popularité, leur adresse à faire naître et à diriger les opinions du peuple, leur attention à flatter ses passions, leur soumission basse et servile à ses caprices, leurs soins pour entretenir et caresser son goût de l'indépendance, et par suite leur haine affectée pour toute espece de pouvoir. Tout cela est maintenant trop connu,

il n'y a que ceux qui n'ont point d'yeux, ou qui ne veulent point en avoir, qui ne voient point.

Venons à un fait plus sérieux, et moins public.

Une question importante s'éleve sur l'étendue du pouvoir exécutif dans un cas délicat : plusieurs opinions se manifestent et se choquent dans l'assemblée ; on sent bien que le parti avoit aussi la sienne, et qu'elle n'étoit pas favorable au pouvoir exécutif. Qu'on ne croie pas non plus qu'elle étoit la plus avantageuse à la nation. Elle étoit captieuse, afin de tromper le peuple ; mais elle n'avoit réellement d'utilité que pour ses auteurs.

Et, pour la soutenir, le peuple est inondé d'écrits séditieux, des sommes énormes sont employées à propager la séduction. Pour la faire triompher, de nombreuses cohortes de brigands sont mandées à Paris, répandues dans les places, les carrefours et les jardins. On enleve à grands frais, au Palais royal et dans d'autres endrois, les armes qu'on leur distribue ; le jour de la décision on en entoure la salle d'assemblée ; leurs cris furieux, leurs rugissemens effrayent les hommes timides, et enhardissent les factieux ; on désigne les victimes qui doivent être immolées, on marque jus-

qu'au lieu de leur supplice, et si, après que les vrais principes eurent triomphé, la capitale n'a point vu couler dans ses rues des flots de sang, c-est que les lâches, abattus par leur désespoir, n'ont point osé donner le signal du carnage, ou que, trahis par l'erreur qu'eux-mêmes avoient fait naître, ils en ont perdu l'occasion.

A qui donc attribuerons nous cet enchaînement de faits, dont aucun ne peut être nié? Ce ne sera sûrement point aux aristocrates; ils n'auroient fait, à coup sûr, ni tant d'efforts, ni tant de dépenses pour faire adopter le décret protégé par des moyens si honnêtes. Ce ne sera point non plus aux vrais patriotes, ils n'ont jamais employé d'autres armes que la raison et le sentiment, et ils n'auroient pas élevé tant d'obstacles contre le systême qu'ils soutenoient.

Reste donc la faction. C'est elle qui a égaré l'opinion, c'est elle qui a réuni et ameuté les furieux, c'est elle qui a commandé le meurtre et soudoyé des assassins, c'est elle enfin qui a voulu substituer la force à la discussion, et violenter l'Assemblée. Et la faction elle-même n'a point voulu laisser de doute sur ce fait étonnant; car plusieurs de ses membres sont venus publiquement encourager ses satellites,

et

et se sont ouvertement livrés à des menaces pendant la séance.

Je passe sur tous les petits moyens qu'ils ont employés après leur chute, pour déguiser leur défaite. Je ne veux point rappeller les honneurs qu'ils se sont fait rendre pour entretenir l'enthousiasme, les chansons même qu'ils ont composées ou fait composer à leur gloire, pour régner sur toutes les classes. Laissons de côté ces ressources puériles que la vraie grandeur dédaigne, et auxquelles l'intrigue seule, qui ne néglige rien, peut attacher quelqu'importance.

Suivons-les dans leur conduite postérieure. Convaincus par cet échec que les vrais patriotes avoient pénétré leurs vues, et qu'ils se coaliseroient pour empêcher la réussite de leurs dangereux projets, ils leur ont declaré une guerre ouverte, moins encore pour se venger que pour tâcher de les écarter, afin de rester les maîtres.

Les Linguet, les Marat, les cent un folliculaires aux gages de la faction, ont reçu l'ordre de se déchaîner contre les citoyens qui ne veulent ni esclavage ni licence : et sur le champ la calomnie a préparé tous ses poisons. Cent bouches vénales les ont colportés, et les soupçons, la défiance du peuple ont été exci-

tés contre ses plus généreux défenseurs. Des libelles infames et mensongers ont circulé partout, et la vertu a reçu tous les affronts des méchans.

Dans le même temps, les chefs des factieux se sont partagé les places du gouvernement, et n'ont épargné ni intrigues, ni bassesses, ni dépenses pour y parvenir. L'un a convoité le commandement de l'armée ; et après avoir protesté, quand il s'est vu rejetté et honni, qu'il n'accepteroit aucune place, il s'est fait mettre à la tête de la garde nationale d'une autre petite ville qui s'est laissée acheter : l'autre écrit par-tout pour se faire donner, quelque part que ce soit, un pareil commandement ; un autre travaille tous les esprits, marchande toutes les voix pour se faire porter à la mairie ; ceux-ci cherchent à renverser les ministres pour les remplacer ; ceux-là veillent sur les agens secrets, et distribuent les rôles avec les gages.

Ce tableau, peint d'après nature, et dont tous les traits portent sur des faits constans et connus pour la plupart, remplit mon ame d'indignation et d'horreur.

Non, non, de pareils êtres ne sont point nos amis. Non, ils n'ont point des vues légitimes et bienfaisantes.

La liberté ne naît point de la licence. Elle n'existe qu'à côté de la soumission à la loi. L'ami de la liberté respecte le magistrat auquel la loi l'a soumis. L'homme dominé par un sincere amour de la patrie, ne brigue ni les places ni le pouvoir. Toute sa récompense est dans le bien qu'il peut faire. Content de l'opérer, il ne se sépare point de ceux qui cherchent ce bien avec ardeur. Il les seconde sans jalousie. Loin de devenir leur ennemi, loin de les calomnier parce qu'ils ont mieux rencontré que lui, parce qu'ils ont été distingués, il les suit avec zele, et ne cherche à l'emporter sur eux que par ses services.

L'homme qui entretient l'insubordination, qui fomente le désordre, qui appelle à son secours l'intrigue et la calomnie, qui poursuit d'honnêtes gens parce qu'ils sont trop clairvoyans, qui aspire aux places par d'autres voies que celles de la confiance et de la vertu, qui veut tyranniser l'opinion, et emploie jusqu'à la violence pour obtenir le succès de ses desseins; cet homme est un égoïste qui ne pense qu'à lui-même. Ce n'est qu'un traître qui me flatte pour me tromper, un ambitieux qui tend à la tyrannie.

Le voilà donc arraché le masque dont se couvroient nos véritables ennemis. Cela suffit

pour les vaincre. Citoyens, envisagez-les, et voyez combien vous avez été leurs dupes. Voyez en qui vous aviez mis votre confiance, et par qui vous vous laissiez conduire. Mesurez la profondeur du précipice où vous alliez tomber. Voyez par quel chemin ils vous menoient à l'esclavage.

Envisagez-les, et reconnoissez-les bien, car, hélas ! beaucoup d'entre vous sont encore aveuglés. Quelques citoyens patriotes et zélés ont déjà fait des efforts pour soulever le voile dont s'enveloppoient les imposteurs, et dans leur effroi ils ont mis en campagne tous leurs espions et tous leurs agens. Ceux-là ont fait saisir et emprisonner quelques colporteurs. Ceux-ci ont eu le secret de surprendre deux de nos sections, et de leur faire dénoncer les écrits salutaires qui procuroient une lumiere importune à la cabale.

Et voyez encore dans ce fait une preuve du despotisme de nos ardens sectateurs (apparens) de la liberté. Les ouvrages des Marat, des Linguet, des Danton, des Villette, et autres gagistes faméliques, circulent avec toute franchise, sous le spécieux prétexte de la liberté de la presse ; ils vont, avec audace et sans trouble, insulter les meilleurs citoyens : et des ouvrages modérés sont poursuivis avec

chaleur, au mépris de ce même droit; tout simplement parce qu'ils offrent quelques vérités sur le compte des suppôts de la faction. Comme les tyrans sont mal-adroits! ils ont toujours deux poids et deux mesures.

Citoyens, ne vous laissez plus surprendre. Méprisez les traîtres qui vouloient vous faire illusion, et vous n'aurez plus rien à en redouter. Mais, quelque chose qu'ils fassent, refusez de les suivre, il ne vous tendront jamais que des piéges.

Il leur est maintenant impossible de s'arrêter. Ils ne le veulent ni ne le peuvent. Eh! que deviendroient-ils si le calme se rétablissoit. La paix est le signal de leur perte. Ils n'ont plus même la faculté de revenir au bien, il ne leur reste de ressource que de sauter de parti en parti.

Attachés d'abord à celui du prince que j'ai dépeint il n'y a qu'un moment, ils ont voulu, après sa chute, travailler pour eux-mêmes, et se trouvant bientôt trop foibles, ils se sont vendus à l'Angleterre, qui se sert maintenant du même prince pour troubler notre tranquillité.

L'Angleterre est notre ennemie de tout temps, et sa haine antique est aiguisée dans le moment actuel par des motifs bien puissans.

Notre constitution est ce qu'elle redoute le plus, parce qu'elle nous donnera la supériorité sur elle dans tous les points.

Si notre constitution s'acheve, nous aurons bientôt l'empire de la mer ; car, avec des moyens bien au-dessus de ceux de l'Angleterre, c'est notre esclavage seul qui lui a conservé l'avantage : et si l'esprit public domine avec la liberté, avec une liberté sage, et un bon gouvernement, nous l'aurons bientôt forcée à nous respecter en la surpassant.

Si notre constitution s'acheve, nous deviendrons bientôt supérieurs aux Anglois dans le commerce. Tout leur avantage de ce côté consiste dans la main-d'œuvre, car c'est de nous ou des Allemands qu'ils reçoivent les matieres premieres : nous les avons donc aussi belles qu'eux. Nous sommes aussi habiles, aussi industrieux, et notre esclavage seul nous tenoit au-dessous d'eux ; mais si l'esprit public domine avec la liberté, si l'artiste est sûr d'arriver à la gloire et à la fortune par un chef-d'œuvre, nous aurons bientôt surpassé les Anglois.

L'Angleterre craint encore, outre la force et la puissance que nous donnera notre constitution, qu'elle ne fasse trop sentir aux Anglois les vices de la leur, et qu'instruits par

l'exemple, ils ne veuillent extirper les restes nombreux d'aristocratie qui infectent encore leur gouvernement.

Enfin, elle ne nous pardonne point les efforts que nous avons faits pour donner la liberté à ses colonies, et elle guette le moment, non pas d'user de représailles en affranchissant les nôtres, l'Angleterre n'a jamais fait un pareil présent, mais de nous les soufler pour les soumettre à son empire.

Elle a donc le plus grand intérêt de troubler nos travaux, et de faire échouer, s'il est possible, l'œuvre de notre régénération. C'est pour cela qu'elle a suscité à l'Espagne une querelle aussi injuste que puérile, et qu'elle a tout mis en usage pour nous faire abandonner cet allié important. Elle sait bien qu'elle aura bon marché de l'Espagne si elle n'a qu'elle à combattre. Elle sait bien qu'en abattant cette puissance elle ruine notre commerce, et qu'elle nous réduit ainsi à un état de foiblesse qui nous laissera ensuite exposés à tous les coups qu'elle voudra nous porter.

C'est pour parvenir à ces fins que l'Angleterre a voulu faire adopter dans l'Assemblée nationale, sur le droit de faire la guerre et la paix, un décret qui convînt à ses vues, et l'on sait avec quelle chaleur les agens de la

faction l'ont servie. C'est elle qui leur a fourni les fonds nécessaires pour soudoyer les brigands destinés à violenter les suffrages, et pour fabriquer les nombreux écrits qui devoient égarer le peuple, et le soulever contre les secours qu'il est nécessaire de donner à l'Espagne.

Ayant succombé dans cette intrigue, voyant que nous nous montrons encore, et que nous armons pour résister à ses entreprises, elle veut faire diversion en nous donnant de l'occupation chez nous. Elle revient au prince fugitif qu'elle commençoit à négliger parce qu'elle croyoit n'avoir plus besoin de lui : elle lui propose de le porter sur le trône de France, à condition qu'il lui abandonnera les colonies ; à ce prix elle lui promet tout secours, et commence par lui prêter quinze millions, et par lui en faire donner cinq de la part des Hollandois.

Aussi-tôt que ce traité est conclu, de nouvelles intrigues ramenent en France et dans la capitale le tumulte et la discorde : les meilleurs citoyens sont poursuivis par la calomnie, et les membres de la faction s'agitent en tous sens pour gagner le peuple, et se faire placer à sa tête ; ils n'oublient rien pour se rendre maîtres et de l'armée et du gouvernement, et

s'ils ne réussissent pas à obtenir le généralat, ils ne négligent point le commandement d'une petite ville qui leur met toujours dans la main une partie des forces publiques.

L'Angleterre, de son côté, pour diriger leur marche, et peut-être autant pour éclairer que pour guider leurs pas, leur envoye l'homme le plus souple et le plus intrigant des trois royaumes. Forsh arrive à Paris, et il s'établit entre lui et les factieux, des conférences réglées, où l'on concerte toutes les opérations, et le nouveau petit commandant est le chef de cet honnête congrès : c'est là que l'on traite du sort du royaume de France; c'est là que l'on dispose artistement les mots de *liberté*, *d'égalité*, qui, dans les discours à l'assemblée, doivent engouer le peuple, et lui inspirer la haine de toute autorité; c'est là que l'on arrange les grandes opérations qui doivent remuer la France d'un bout à l'autre, et faire réussir les projets.

Ensorte que, maintenant, la faction Orléanoise, est devenue le *parti Anglois* (1).

---

(1) On sent bien que ce parti est composé des mêmes individus. Il a à sa tête C. et A. Lam..., Bar...., d'Ai..., Lab...., Dup...., Rob...., P.... ; il a pour agens en sous-ordres les Mug..., de Nan...., Cott..., Verch....., de

Voilà, citoyens, ce qui se passe au milieu de vous; voilà les hommes qui briguent vos faveurs, qui ont surpris votre confiance, et que, malheureusement, beaucoup de vous regardent encore comme leurs plus sûrs défenseurs.

Ouvrez les yeux, reconnoissez les traîtres, et livrez-les à l'indignation et au mépris public.

Ah! prenez bien garde à ce qu'on appelle l'opinion publique. Elle est trop souvent factice et mensongere. Quand elle est agitée et tumultueuse, les résultats en sont incertains. Ne vous livrez pas sans précaution aux cris de quelques turbulens qui prétendent former la voix publique, parce qu'ils étouffent l'avis des honnêtes-gens.

Examinez avec une précaution minutieuse ceux qui cherchent à enlever vos éloges. Suivez sans crainte l'homme paisible qui vous conduit sans vous caresser, et qui vous prêche la soumission à la loi.

Arrêtez-vous sur les pas de celui qui vous porte à troubler l'ordre public, et qui, en

---

Ref....., et autres. Tout cela s'entend le mieux du monde avec l'Anglois Forsh, homme d'ailleurs plein de talens dans ces sortes d'affaires, et qui sait jouer plus d'un rôle.

flattant vos passions, couvre de trop de roses le chemin où il vous fait entrer. Suivez-le des yeux, et vous verrez bientôt que la tyrannie est le terme de sa carriere.

Et vous que, pour le bien de ma patrie, je viens de démasquer, agitez-vous dans votre rage impuissante, intriguez, sollicitez, surprenez encore le patriotisme de quelqu'une de nos sections. Faites dénoncer encore cet ouvrage. Je ne vous crains pas. Prêt à me nommer (et c'est encore par un reste de vergogne pour vous, que je ne le fais point) j'accepte le combat : je vous laisse le choix des armes et du champ. Mais tremblez ; songez qu'attaché à tous vos pas, j'épie et connois toutes vos actions, que j'en sais plus encore que je n'en ai dit, parce qu'il n'est pas temps de tout révéler ; songez que j'ai les preuves sur tous les points, et pour vous en convaincre lisez la lettre que voici (1), et niez-la, si vous l'osez : et voyez si je vous accuse à tort, si je vous prête d'autres intentions que celles que vous avez.

---

(1) Lettre de M. Charles Lameth au sieur Godad, bourgeois de Versailles :

Je viens, mon cher, de placer votre fille chez une dame de ma connoissance, où elle sera très-bien, jusqu'à ce que je lui aie trouvé un mari : j'ai une idée là-

dessus dont vous serez content. Pour votre fils, *vous pouvez me l'envoyer, j'en fais mon affaire.* Dites-lui de venir dimanche *au Renelackc du Bois de Boulogne*, où plusieurs députés à l'Assemblée nationale *doivent donner une fête* AU PEUPLE, qui s'est toujours si bien montré pendant la révolution. *Je vous prie de vous y rendre vous-même, et d'amener une* CENTAINE DE BONS VIVANS *avec vous;* c'est-à-dire, *de ces gens chauds*, *qui savent faire* UNE BONNE MOTION, *quand l'occasion s'en présente.* Faites venir sur-tout quelques *Bréteurs*, auxquels je *pourrai donner de l'emploi à l'*ASSEMBLÉE NATIONALE. Je vous envoie une vingtaine de paquets de brochures qui parlent de moi, *vous les ferez distribuer* GRATIS, *sans dire d'où* CELA VIENT. Adieu mon cher Godad, comptez toujours sur moi.

Charles LAMETH.

P. S. Ayez soin de faire tenir des chevaux prêts POUR M. BARNAVE, qui arrivera demain chez vous sur l'heure de minuit. *L'homme en question peut se préparer* POUR PARTIR POUR LONDRES.

Et puis fiez-vous au petit saint. Adorez-le, applaudissez-le, suivez-le, vous serez bientôt à Londres, ou vous aurez Londres à Paris.

Pauvre peuple! comme on t'abuse! Ouvre les yeux et frémis.

